

## Correspondance d'Henry de Rougemont (1805-1810)

### III. Portrait d'un homme distrait

Michel GARCIA\*

Dans la lettre qu'il adresse à sa cousine Chalumeau, le 9 juin 1805, Henry de Rougement ([Chronique n° 21](#) et [Chronique n° 22](#)), nous trace le portrait d'un personnage de sa connaissance qui présente la caractéristique d'être particulièrement distrait. Notre jeune militaire avait un beau brin de plume, ce qui m'incite à transcrire in-extenso le passage concerné.

*Il faut, chère cousine, que vous m'aidiez à faire une bonne œuvre, et pour apercevoir (sic) que vous sachiez, qu'à mon arrivée à Tours, je ne pus m'empêcher de faire des reproches à m<sup>sr</sup> Cléry sur l'inconcevable distraction qui l'avait porté à recevoir chez lui d'une si singulière manière m<sup>me</sup> de Longueval et m<sup>lle</sup> Courtin qui l'avaient reçu si honnêtement chez elles. Je vous avais déjà dit que c'était pour moi une énigme d'autant plus difficile à deviner qu'il n'a jamais été jugé par aucune des personnes avec qui son état lui donne des relations pour un homme impoli : je ne lui cachai pas combien j'étais surpris d'un pareil procédé que je regardais comme inexcusable, mais je n'eus pas besoin d'insister beaucoup sur ce qu'il avait de choquant ; il l'avait tellement senti qu'il se l'était mille fois reproché à lui-même depuis qu'une préoccupation d'esprit que je sais ne lui être que trop ordinaire lui avait fait méconnaître au premier abord ces deux dames dont je puis vous assurer cependant qu'il était loin d'avoir perdu le souvenir.*

*Il est très vrai qu'il ne voit que d'extrêmement près ; j'ai eu plus d'une fois occasion de le plaisanter sur les étranges méprises auxquelles ce défaut d'organisation l'expose ; et il m'est arrivé souvent, ainsi qu'à plusieurs de ses intimes amis, de le soudoyer dans les rues sans en être reconnu : mais c'est précisément parce que nous le connaissions particulièrement que nous nous contentions d'en rire. Je crus, sans peine, ce qu'il me rapporta d'une nouvelle inadvertance qui, tout récemment encore, l'avait empêché de reconnaître, non seulement une personne dont il avait fait le portrait depuis peu mais, ce qui est plus étonnant peut-être, de s'apercevoir que ce même portrait avait été fait par lui. Il convient bien qu'il est rare de pousser plus loin la distraction, mais vous conviendrez aussi, chère cousine, qu'il doit suffire d'en savoir la cause pour en excuser les suites. Quoique sa mémoire lui ait joué au moment où ces dames entrèrent dans sa maison le plus mauvais tour dont il eût encore jamais eu à souffrir, il ne tarda, m'a-t-il dit, que de quelques minutes à revenir de son aveuglement ; il se rappela alors avec toute la rapidité dont la pensée est susceptible les circonstances qui lui avaient procuré l'avantage de faire leur connaissance, et le parallèle qu'il fit d'un si froid accueil avec celui qu'il avait reçu une année auparavant à Isoré, le déconcerta au point qu'il lui devint impossible de déguiser son trouble et de réparer sa faute : ces dames, ne voulant pas augmenter son embarras, abrégèrent leur visite de manière à ne lui pas laisser le temps d'effacer de leur esprit l'opinion défavorable qu'elles avaient du (sic) prendre de lui.*

---

\* Président de l'académie de Touraine.

*La crainte ou plutôt la certitude de leur avoir déplu l'affligea et le mortifia plus que je ne puis vous le dire : et rien, en effet, n'est si pénible que de s'être en apparence rendu coupable d'indifférence aux yeux des personnes dont on serait le plus jaloux de mériter l'estime. Il m'a trop instamment prié de le justifier auprès de ces dames pour que je n'essaye pas de leur faire partager la persuasion où je suis que ses torts sont du nombre de ceux qu'on peut excuser en faveur de l'innocence de l'intention et de la sincérité du repentir. Je ne suis plus à proximité de plaider sa cause de vive voix ; mais, quand je serais encore aussi près de vos indulgentes amies que je souhaiterais l'être, je ne pourrais me flatter d'obtenir un pardon qu'elles lui accorderont bien plus facilement si vous avez la bonté, chère cousine, de joindre votre entremise à la mienne : soyez donc assez complaisante pour faire cet essai, et pour ne m'en pas laisser ignorer long-temps (sic) le résultat.*

Au-delà d'un portrait qui emprunte au Ménalque de La Bruyère, H. de Rougemont nous offre une scène de genre qui illustre les pratiques sociales dans la bonne bourgeoisie de l'époque.

Mademoiselle Courtin et madame Longueval sont respectivement la fille de Claude-Christophe Courtin, propriétaire du château d'Isoré, et la mère du gendre de celui-ci, en somme sa commère, selon une terminologie aujourd'hui quelque peu désuète. C'est donc une famille de notables et l'on conçoit que le moindre manquement à la révérence qui lui est due ait pu être interprétée comme inconvenant. On peut supposer que M. Cléry fut reçu à Isoré, probablement sur la recommandation d'amis communs, dont Henry de Rougemont pourrait avoir été du nombre. Le motif qui pousse ce dernier à effectuer cette démarche pressante auprès de sa cousine est double, par conséquent. D'une part, la sollicitation de monsieur Cléry qui a besoin d'un intermédiaire bien introduit dans la famille Courtin pour plaider sa cause ; d'autre part, le sentiment qu'il éprouve d'être en partie responsable d'avoir exposé ses amies à cette mésaventure.

Le jeune homme prend sa mission très à cœur et fournit à sa cousine les arguments dont elle pourra se servir pour excuser auprès de ces dames la méprise d'un personnage qu'au demeurant elle n'a peut-être jamais rencontré. Il en résulte un portrait à charge, dont les excès mêmes sont bien faits pour inspirer la commisération de dames charitables. La grave myopie dont souffre M. Cléry peut expliquer bien des distractions. H. de Rougemont évoque les tours que pouvaient lui jouer en pleine rue des jeunes gens de sa connaissance. Mais ce « défaut d'organisation », comme le qualifie joliment notre épistolier, n'explique pas à lui seul des méprises dont il faut chercher la cause dans une étourderie quasiment malade. Ne pas reconnaître une personne dont on a fait le portrait, c'est-à-dire sur laquelle on a fixé toute son attention pendant plusieurs heures est déjà choquant, mais que penser d'un auteur qui ne sait à qui attribuer une de ses propres œuvres ?

Reste à identifier cet étrange et mystérieux personnage. Les allusions à des portraits qu'il aurait faits incitent à voir en lui un peintre, un dessinateur, un graveur, voire même un sculpteur. La façon dont en parle H. de Rougemont suggère qu'il l'a connu, avec d'autres jeunes gens de son âge, dans un cadre professionnel, puisqu'il n'était pas connu de la famille, ni de sa cousine Chalumeau, ni de cercles familiers comme celui des Courtin. On songe à un professeur dont ces jeunes gens auraient suivi les cours. Ce ne fut pas à l'école centrale, dont de Rougemont fut un brillant élève, car les professeurs de dessin de cet établissement sont bien connus. Comme il se trouve que notre épistolier n'y a suivi aucun cours de dessin, enseignement qui était optionnel, il n'est pas interdit de penser qu'il eut un professeur privé.

Jean-Bernard Sandler est parvenu à identifier un professeur de dessin de Tours, qui pourrait correspondre au personnage. Il s'appelle Joseph-Wilbrod Cléry, est né à Longwy en 1752 et mort à Tours en 1849. Sa date de naissance rend plausible leur rencontre à l'époque où le jeune

de Rougemont effectuait ses études à Tours. Il semble qu'on ne connaisse aucune œuvre de lui, mais il est toujours possible qu'il en existe dans certaines archives familiales tourangelles et qu'un jour ou l'autre, certaines puissent réapparaître. Ce serait plus flatteur pour un artiste d'être connu par certaines de ses créations que par sa qualité de gaffeur invétéré.

Décembre 2020